

L'absente est une petite fille de cinq ans. Un jour qu'elle jouait à la côte, le vent emporta au large l'embarcation où elle se trouvait. La tempête arriva, qui rendit toute recherche impossible. L'enfant fut-elle engloutie par les flots, ou poussée à la rive sud où des pêcheurs l'auraient pu recueillir? A-t-elle péri de faim et de soif, ou fut-elle emportée à bord de quelque navire d'où on l'aurait aperçue en mer? Nul n'a jamais pénétré ce mystère, nul ne le dira jamais.

Il y a encore des planches funéraires et des croix qui ne portent aucune inscription. Elles disent seulement qu'une dernière marque d'amour, de reconnaissance ou de pitié a été accordée à ceux qui dorment en ces endroits.

A quelques milles à l'ouest du cap Cormoran en suivant la côte, il est encore un lieu du dernier repos. Celui-ci n'a pas été fait par la main de l'homme : la nature l'a formé. C'est un tout petit coin de terre, situé dans un angle que fait le rocher, et le rivage en termine l'étendue. Le sol est de sable et de cailloux ; pas un arbre n'y pousse ; pas un monticule ne détruit l'uniformité de sa surface.

Pourtant bien des morts dorment là. L'océan les y a mis et ses vagues les ont recouverts en remuant les sables. Les oiseaux de mer s'y donnent rendez-vous et vont s'abreuver dans les anfractuosités du rocher, qui leur garde un peu d'eau du ciel.

Aux jours de grands vents, les flots baignent la côte et déferlent jusqu'à la falaise. Les récifs, en cet endroit, sont plus traîtres et plus nombreux qu'ailleurs. Durant les trois dernières années, onze naufrages y ont été enregistrés. Le golfe et la grève se sont partagé les débris.

Peu de personnes connaissent ces lieux. Ils ne sont accessibles que du côté de la mer ; et les cadavres qui leur sont confisés seraient bientôt la proie des goëlands ou des corbeaux, si Dieu ne leur avait à la fois donné leur tombeau et leur linceul.

En visitant ces tombeaux, on éprouve cette pitié que Théophile Gautier exprime dans la *Comédie de la mort* :

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
Nul ne se souvenait.

Pour moi, je ne puis contempler ce spectacle sans me sentir profondément ému. Ma pensée se reporte avec mélancolie sur ces pauvres travailleurs de la mer qui donnent toutes les énergies de leur vie et les affections de leur cœur à l'ingrate carrière du marin. Je les vois, à travers les tempêtes, les froids, les intempéries des saisons, le jour et la nuit, luttant avec courage, n'oubliant la souffrance que pour se défendre contre le trépas, résistant à la mort, toujours dressée devant eux, par une étrange fascination pour cette rude existence. Je songe à tous ceux d'entre eux qui sont partis de leurs maisons avec l'espoir du retour et qui ne revinrent jamais.

Ah ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont ensevelis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune,

Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais ensouis !

Combien de patrons morts avec leur équipage !
L'ouragan de la vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots !
Nul ne saura jamais leur fin dans l'abîme plongés.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif ; l'autre, les matelots.

(À suivre).

Louis-H. TACHÉ.

SI JE POUVAIS.

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est à vous et ne m'inspire
Plus rien, même plus d'amitié ;
Je n'en ai plus pour cette ingrate ;
Mais elle est pâle, délicate,
Ayez soin d'elle par pitié.

" Écoutez-moi sans jalousez,
Car l'aile de sa fantaisie
N'a fait, hélas ! que m'effleurer.
Je sais comment sa main repousse,
Mais pour ceux qu'elle aime elle est douce,
Ne la faites jamais pleurer."

Si je pouvais aller lui dire :
" Elle est triste et lente à sourire,
Donnez-lui des fleurs chaque jour,
Des bluets plutôt que des roses :
C'est l'offrande des moindres choses
Qui recèle le plus d'amour."

Je pourrais vivre avec l'idée
Qu'elle est chérie et possédée
Non par moi, mais selon mon cœur.
Méchante enfant qui m'abandonnes,
Vois le chagrin que tu me donnes :
Je ne peux rien pour ton bonheur.

SULLY PRUDHOMME.

LE DRAPEAU.

Napoléon Ier, l'inventeur des légendes sur les drapeaux et qui y était passé maître, pratiquait sur la matière des théories absolument contraires à celles d'à présent. Issu de la guerre, vivant de la guerre, n'ayant plus, à la fin de son règne, d'autres espérances que la guerre, il avait fait du numéro et du drapeau les premières récompenses du régiment, la base angulaire de sa société militaire. Il fallait qu'une troupe provisoire, formée pour les besoins d'une guerre avec des bataillons ou des compagnies détachés, se fût distinguée vingt fois avant de mériter l'honneur de porter un numéro dans la série définitive. Tant qu'il était provisoire, le régiment ne pouvait songer à l'honneur de posséder un drapeau. Quand il était devenu définitif, il devait gagner son aigle sur le champ de bataille et, lorsque l'empereur jugeait que le jeune régiment avait gagné son aigle, il la lui remettait lui-même en grande cérémonie. Il faisait jurer aux soldats de la défendre jusqu'à la mort. La perte d'une aigle était considérée par lui comme le plus grand déshonneur. Un historien familier de l'empire a raconté que, le lendemain d'Austerlitz, Napoléon arrive devant un bataillon et s'écrie brusquement :